



DOCUMENTAIRE - FRANCE - 2025 - 37MIN - HD - COULEURS

✚ QUELQUES MOTS SUR LA RÉALISATRICE



C'est intime, mais ce n'est pas personnel. Zoé Bernardi est artiste et cinéaste. De 2019 à 2024, elle étudie aux Beaux-Arts de Paris au sein des ateliers Clément Cogitore, Valérie Jouve et Agnès Geoffroy et, dont elle sort diplômée avec les félicitations du jury en juin 2024. Elle s'attelle à montrer la puissance de la singularité, et comment la marginalité s'articule en miroir de la norme et s'interroge sur les manières de se raconter. Elle utilise l'intimité comme lieu d'expérimentation et s'est tournée vers son cercle communautaire proche, vers les minorités sexuelles, sociales et de genre. Entre intime et social, douceur et violence, monstruosité et poésie, soin et plasticité, elle hésite à dessiner. Elle a eu le plaisir d'exposer à Photo Saint Germain, au Centre Culturel Jean Cocteau, à la Fondation Ricard, au Palais de Tokyo ou encore au Louvre. Elle participera au 69ème salon de Montrouge, et aura sa première exposition personnelle à la galerie Kamel Mennour en 2025.

SYNOPSIS

Léa est une vieille punk, Rémi un vieux hippie, Tonton un ancien forain, Kiki une Ma Daltone aux cheveux roses, toujours accompagnée de Galak, son toutou lui aussi à la touffe rose. Ils vivent tous ensemble de rire, de drogues et d'amour vache, partageant leur temps entre un HLM Parisien rempli comme un œuf, et un chalet des alpes trop vaste pour eux. Au sein du foyer, leur vie est un spectacle qui s'écoule dans un continuum indistinct devant leurs yeux sans qu'ils en soient vraiment les maîtres.

image : ZOE BERNADI

montage son et mixage : GAUTHIER HAMMER

montage et étalonnage : ADRIAN CACCIOLA

production : LES FILMS DU CHOU / LUZERONDE FILMS

*** MOTS CLÉS :** FAMILLE, VIEILLESSE, PUNK, AMOUR, CONFINEMENT, MALADIE

NOTE D'INTENTION DE L'AUTEUR

» Mon geste n'a pas été de mettre en récit de façon spectaculaire ce que je filme, mais au contraire, de rester dans une observation attentive : un film qui s'ancre dans la répétition des gestes, dans la manière dont le quotidien, même précaire, devient espace de résistance affective. Un film qui s'immisce dans les interstices du non-dit, dans le langage indicible des corps. Car j'ai toujours pensé que regarder était un acte d'amour, j'ai eu à cœur de faire une chronique de notre cohabitation, m'interrogeant sur ce que produit le fait de vivre ensemble, jour après jour, dans un monde chaque jour plus en crise, chaque jour plus hostile. Ce film brasse un tas de questions instinctives, quasiment inconscientes qui m'animent en soubassement. Comment trouver ma place dans une famille si atypique, parfois si chaotique ? Au fur et à mesure que s'accumulaient les tournages, j'observais comment de notre marginalité située nous faisons un imparfait chant d'amour qui paradoxalement effleure l'universel.

Au cœur du film, il y a le lien entre ma mère et ma grand-mère. Un lien fort, ambivalent et impudique, fait d'attirance et de répulsion, d'amour et de violence. Quand ma grand-mère fait un AVC, leur relation s'aggrave. Les liens familiaux se resserrent, surtout entre les deux femmes qui s'aiment d'un amour si grand qu'il est douloureux. Déjà tous aux prises avec des dépendances chimiques, voilà que la dépendance affective s'intensifie d'une façon inédite. J'ai eu l'intuition au fil du tournage que cette relation serait la colonne vertébrale du film, tant tout s'adapte et se structure autour. Cette relation mère-fille est le déclencheur du magma en fusion que devient à ce moment-là notre foyer.